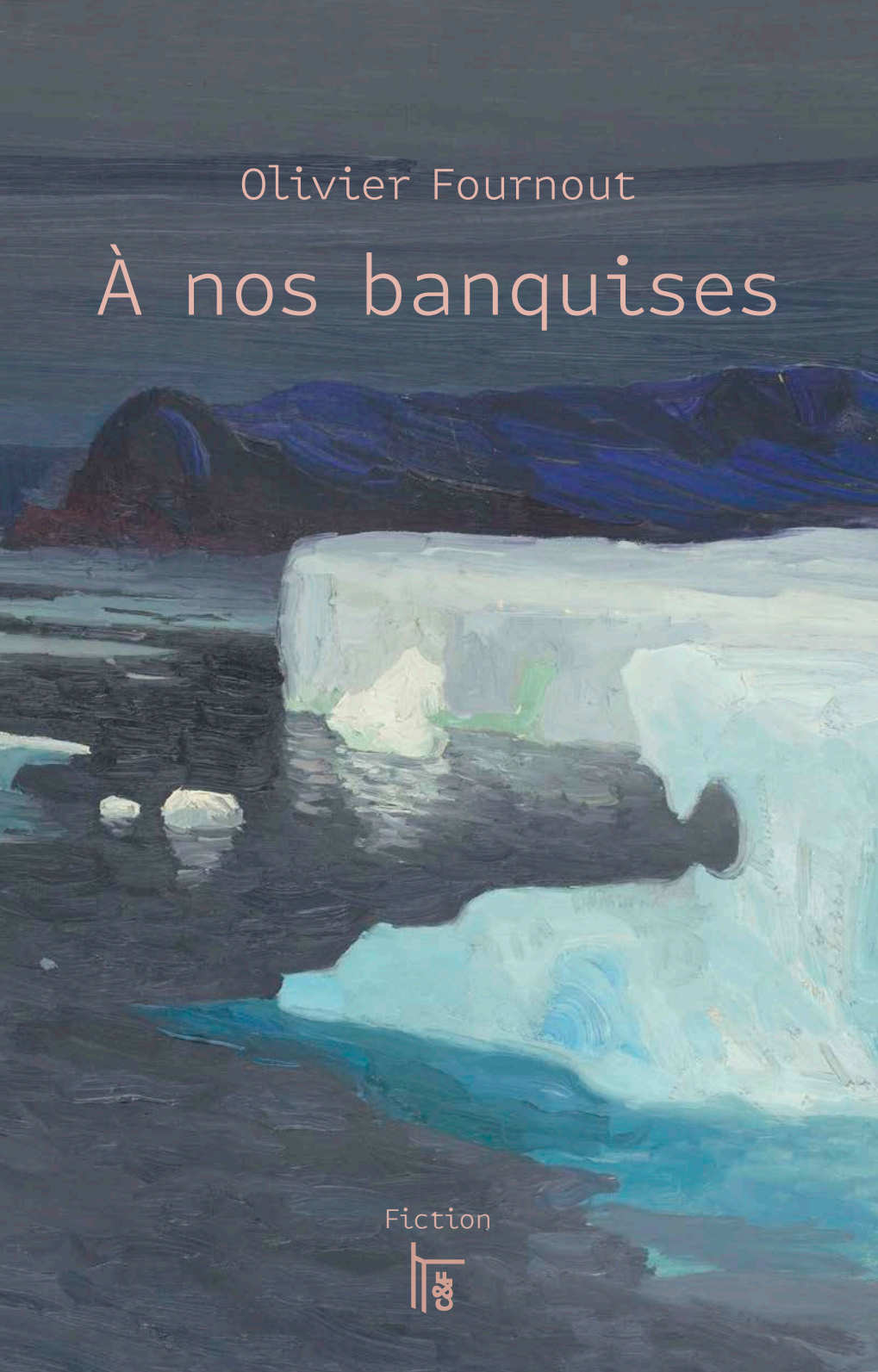
Olivier Fournout

À nos banquises



Fiction

C&F

rtent le nom de *banquises*, semblable
stes îles flottantes, s'étendent sur une
mense, ferment le passage aux navires
iennent parfois captifs pendant des
iers. Les navires employés à la pêche
eine dans les mers polaires, obligés
t de s'aventurer dans les glaces, vi
ablir dans les clairières, c'est-à-dire
endroits où les glaces sont agglom
s faire masse et peuvent être plus ou
lement séparées. Lorsque l'abaissem
empérature arrive à rendre les *ban*
ranlables, l'équipage s'y établit com
e, y fait la cuisine et s'y livre même
à la chasse des ours blancs. La form
banquises dans l'hémisphère boréal
septembre à juin, le long de la côte
de l'Amérique, vers le cercle polair
le N. de Terre-Neuve jusqu'au mili
oit de Davis; les deux côtes du Groë
u'au S. du cap Farewell sont ento
e barrière de glaces fixes, qui s'éte
le N., à l'O. de l'Islande, jusque
4e degré de lat., bordent les rivage
Beeren et viennent se souder aux riv
idionaux de la Nouvelle-Zemble. Pe
deux mois de l'été

À nos banquises

Collection Fiction

Germinata
Olivier Fournout, 2023
ISBN : 978-2-37662-012-9

Sur deux planètes
Kurd Lasswitz, 2025
Traduit de l'allemand par
Annaïck Chollois-Richomme
ISBN : 978-2-37662-096-9

Insidieusement
Nathalie Beaudoin, 2023
ISBN : 978-2-37662-069-3

Les Libres
Stéphane Crozat, 2022
ISBN : 978-2-37662-051-8

Mikrodystopies
François Houste, 2020
ISBN : 978-2-37662-011-2

Catalogue complet : https://cfeditions.com

Ouvrage publié sous licence édition équitable
https://edition-equitable.org

ISBN 978-2-37662-101-0
Collection Fiction – ISSN : 2739-5618
C&F éditions, juin 2025
35 C rue des Rosiers, 14000 Caen

À nos banquises

Olivier Fournout

Collection Fiction
C&F éditions

Les passages du *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse sont tirés du tome II de l'édition originale. Ils recouvrent des citations de Xavier Marmier, *Lettres sur l'Islande*, et de Dumont d'Urville.

Olivier Fournout

Olivier Fournout est enseignant-chercheur en sociologie/sémiologie. Il anime des ateliers d'écriture et de théâtre. Il a publié des essais scientifiques chez plusieurs éditeurs spécialisés (Presses des Mines, Le Bord de l'eau, Hermès-Lavoisier, SiKiT/MkF) sur la place de l'imaginaire dans nos sociétés, sur la sociologie du cinéma, sur le théâtre des controverses, sur Trump. Il collabore régulièrement aux revues en ligne (*The Conversation*, *Lundimatin*, *Up'Magazine* ou *AOC*).
Il est l'auteur de trois romans : *Le nain*, Tsémah, 2014 ; *De Candide à Candide*, SiKiT éditions, 2018 ; *Germinata*, C&F éditions, 2023. On trouvera également ses nouvelles dans des publications collectives, imprimées ou numériques (*Up'Magazine*, *Cahier Critique de Poésie*, *NebulX404*, *The entreprecariat*, *La maison bleue*).

En trois ouvrages

– Olivier Fournout, *Germinata*, C&F éditions, 2023.
– Olivier Fournout, *Le nouvel héroïsme. Puissances des imaginaires*, Presses des Mines, 2022.
– Olivier Fournout, *La trumpisation du monde. Pourquoi le monde adore Trump, y compris ceux qui le détestent*, Le Bord de l'eau, 2020.

Elles nous ont piquée ! De là à nous plaindre… Bah ! Selon toute vraisemblance, nous n'en avions plus pour longtemps.

Les histoires de mort distillent souvent la morosité. Cela se comprend en un sens. Mais nous étions d'une autre trempe. Sinon, comment aurions-nous vécu avec une dominante de félicité pendant près de quatre-vingts ans, alors que notre mère avait sauté d'un train en marche sur la ligne Flonquin–Serans, le lendemain de notre quatrième anniversaire ? C'était un dimanche de brouillard, et notre mère plongea comme une pierre dans le fleuve où elle coula à pic. L'accident occupa la première page de la gazette locale qui établit qu'elle avait confondu la porte extérieure avec celle des toilettes.

À notre retour, notre père nous confia à une gouvernante qui avait la superstition dans le sang. Dans le garage, elle refusait de toucher à des flacons sales

qu'elle jurait avoir servi à un apothicaire du diable. Le serin de la famille perdait-il ses plumes, elle consultait l'horoscope. En fait, la cause de son dépérissement était qu'elle le gavait de fruits jusqu'à la colique. Rien que pour la faire maronner, à chaque fois que nous avions envie de jouer à cache-cache, nous lui proposions :

— On joue à la maman ! C'est toi la maman !

Elle craignait, une fois cachée, de chuter sans fin dans les entrailles de la terre comme notre mère. Elle s'enfuyait dans sa chambre où elle s'enfermait à double tour. Nous tambourinions sur la porte.

— Je suis ta petite fille chérie, ouvre !

— Non, j'ai à coudre !

La nuit, notre père nous succédait sur le palier où lui aussi semblait chuchoter : Tu es la maman, ouvre ! La porte s'ouvrait. Le rôle de la mère semblait plus facile à tenir dans les bras du père que dans les jeux de la fille. Orphelins tous deux, nous n'étions pas logées à la même enseigne auprès du substitut. Nous aurions préféré que notre père demeurât orphelin comme nous, sa vie entière, jusque dans ses jeux à lui que le verrou scellait aussi sûrement que la dalle de marbre portant le nom de notre mère dans le cimetière de Mont-Plumet. Nous nous endormions dans un cocon de larmes, qui séchait vite.

Le nom de Mont-Plumet serait inspiré du pylône, planté au sommet de la colline, évoquant une plume d'oie gigantesque sur une motte. Selon la légende, le poteau d'origine, un tronc de pin couleur de goudron,

surplombait le village. En ces temps reculés, il avait déjà l'apparence d'une plume fichée dans un encrier. De multiples aménagements avaient suivi, jusqu'au pylône, d'une laideur criminelle, branché de toutes ses coupoles sur les réminiscences satellitaires. Les lignes de télégraphe que nous imaginions ne s'amusaient pas à escalader les collines pour se montrer au sommet de la technique. Elles lézardaient dans les vallées, épousant les creux du terrain, contournant les obstacles. D'après nous, Mont-Plumet était plutôt Mont-Plumé : aride, pauvre comme Job, fauché. Nous ne serions pas étonnée que les habitants aient demandé de rebaptiser la commune, à titre de promotion.

Quand nous étions seule, pour combler le vide des journées, nous dessinions et peignions. D'abord, les renoncules du jardin. Puis, les rochers de l'autre côté de la route. Et des rochers, nous passâmes aux arbres. Et des arbres aux colombes qui roucoulaient sur les fils électriques, puis aux vaches qui broutaient dans les champs, puis aux humains. Nous nous concentrions sur le bout du crayon qui sculptait le papier, et sur les formes, à l'extérieur, qui nous inspiraient. Nous devenions renoncules et sous-bois, et le trait du pinceau, et la matière et l'épaisseur. C'est là que nous avons commencé à dire *nous* à la place de *je*.

Nous seyait aussi très bien à la bande de copines, qui s'appelaient les Alice. Nous, Alice, étions inséparables. Nous avions une comptine comme cri de ralliement :

— Chat perché ! disait la première qui s'asseyait sur le mur du champ de foire.

— Touchée ! disait la suivante qui s'installait.

Et ainsi de suite, jusqu'à ce que, toutes assises, balançant nos jambes, nous chantonnions en chœur :

— *Dans un petit village, petit, petit, petit,*
Vivait un petit chat, petit, petit, petit,
À l'éclatant sourire…

Et, soudain, nous hurlions :

— SOURIS ! SOURIS ! SOURIS !

Nous nous dispersions sur la place en courant, poursuivies par une horde de bestioles à poils, puis jetions notre dévolu sur un passant :

— SOURIS ! SOURIS ! SOURIS ! lui criions-nous en lui exhibant des dents hallucinées comme le chat d'*Alice au pays des merveilles* que nous avions toutes lu.

Nous ne le lâchions pas d'une semelle tant que nous n'avions pas obtenu de lui un sourire, qui, en général, arrivait vite.

Des quantités de livres trônaient sur l'étagère de prêt de l'école, dont les titres nous enchantaient. Nous nous les repassions jusqu'à les user. Une fois, un livre a disparu corps et âme, nul ne savait où. Nous clamâmes, nous, les Alice, que nous l'avions mangé. Notre père nous donna à chacune à recopier sur des cahiers une partie du livre égaré dans nos estomacs. Occasion pour des travaux pratiques de reliure, qui nous passionnèrent : l'ensemble, relié, reconstitua le livre, qui se retrouva sur l'étagère.

Notre chambre donnait sur la place. Le matin, elle baignait dans la lumière blonde des pierres du pays. La teinte sablée recouvrait les pavés, la fontaine, les devantures. Nous suivions des yeux les piétons qui se mouvaient dans le halo doré. Ils semblaient s'en imprégner au cours de leurs allées et venues entre le café, l'épicerie, le marchand de cycles et la boulangerie. L'école avait un toit d'ardoises peintes, dont les couleurs se mélangeaient — anthracite, rouge, vert et jaune, ainsi qu'un roux volcanique, formant des colliers de losanges.

Le soir, nous nous accoudions à la fenêtre et rêvions en contemplant l'espace devant nous d'où l'activité avait reflué. Les pierres prenaient une teinte cuivrée, plus patinée que sous les clartés drues de la journée. Les couleurs du toit de l'école ressortaient encore mieux dans la lumière déclinante, et nous priions, en cachette de notre père, en nous marrant des deux « i » de « priions ».

Notre père était l'instituteur du village.

Lors d'une dispute entre lui et le curé en pleine cour de récréation, nous nous bousculâmes entre copines pour être au premier rang. Notre père avait prévu un défilé de carnaval un dimanche à midi. Les enfants devaient se déguiser à l'avance. Le curé prit en grippe l'événement quand il apprit que certaines parmi ses jeunes fidèles ne pourraient pas venir à la messe, convoquées pour la préparation de la fête. Le conflit s'envenima. Nous tentâmes une médiation.

Nous suggérâmes que nous, les enfants, revêtions nos costumes tôt dans la matinée, puis nous rendions à la messe déguisées, avant d'arriver à l'heure prévue pour le défilé. Le curé et notre père grognèrent tous les deux. Mes ouailles en cochons, pirates et diablotins à l'église, trouva à redire le serviteur du Seigneur. Me lever aux aurores à cause d'une messe, se plaignit notre instit de père. L'habit ne fait pas le moine, Mont-Plumet vaut bien une messe, rappelez-vous le vase de Soisson avant que ça dégénère, dîmes-nous aux deux protagonistes en citant nos leçons d'histoire. Les Alice approuvèrent. Les adultes échangèrent un regard et scellèrent la conciliation au café. Le soir à table, notre père se félicita que les conflits de l'Église et de l'État lui offrissent tant d'occasions de boire des canons.

Notre gouvernante détestait l'Alice du livre. Le moindre contact avec notre exemplaire à la maison lui faisait courir le risque d'une aventure sans retour. Elle avait de la tachycardie à la vue des illustrations. Par espièglerie, nous chipions son courrier et le glissions entre les pages, puis, après le dîner, nous demandions à notre père de nous lire un passage. Quand il tombait sur la carte postale, il demandait :

— Thérèse, votre carte, est-ce exprès pour marquer la page ?

— Oui, oui, gardez-la.

— Mais elle est datée d'hier.

— C'est égal, elle est très bien là où elle est.

— Vous ne voulez pas la récupérer ?

— Non, non et non !

Nous trouvions cruel que notre gouvernante se prive de lire son courrier. Nous lui annonçâmes que nous allions redessiner toutes les images du livre avec des personnages plus gentils. Mais comme il n'y avait pas vraiment de monstres détestables dans le conte, nous ne pûmes les rendre beaucoup plus aimables qu'ils n'étaient déjà. La méchante reine mérita la retouche d'un sourire. Un cerf-volant remplaça le trident, et des feuilles de palmier les lances des soldats. Ainsi, le livre devenait tout public. Notre père nous félicita et afficha sur les murs des dessins balafrés par nos soins. Mais Thérèse ne s'incluait pas dans le tout public.

— Petite garce, pensa-t-elle, tu te moques de moi, n'empêche, tu ne l'emporteras pas au paradis.

Elle entama un lessivage complet de la maison. Elle remplit des caisses qu'elle gara au sous-sol. Les dessins, le livre et la carte postale disparurent de la circulation. Quand notre père fouilla la poubelle métallique, il ne trouva qu'un tas de papier mâché.

— Une fuite au sous-sol, je n'ai rien pu faire, prétendit Thérèse.

À l'adolescence, si nous ne tourmentions pas notre gouvernante avec des oiseaux de mauvais augure, nous retournions contre nous notre anxiété. Ça marchait sur nous encore mieux que sur notre gouvernante. Une mauvaise nouvelle aux informations, nous

étions saisie d'angoisse. Le monde, tel qu'il se présentait, ne s'améliorait pas. À quoi servaient, dans ces conditions, les tables de multiplication ? S'ensuivaient de mauvaises notes à l'école, liguées aux catastrophes pour nous casser la tête. Nous nous réveillions en sursaut entre minuit et deux heures, en déroute face à l'injustice.

Quand nous fumions dans la cave de la maison, des cigarettes de la réserve paternelle, l'angoisse à nouveau surgissait. Comment allions-nous aérer le sous-sol ? Et s'il prenait à notre père l'envie d'une bouteille de vin pour le dîner ? Nous serions fraîche ! N'aurions-nous pas été avisée de travailler sur nos devoirs de classe ? Ce n'était pas les copines qui avaient fumé avec nous qui seraient interrogées et bien entendu amenées à tout avouer dans les larmes.

Nous avons remarqué qu'après quelques étés et quelques guerres, les jeunes se sont mis à fumer dans la rue sans se cacher. Nous, qui nous étions encavée avec une conscience inflexible, ne pouvions nous défaire de l'impression d'avoir été bernée — douce impression au demeurant, car il y avait beau temps que nous avions pactisé avec le progrès. Nous acceptions de nous laisser dépasser, et, en retour, le progrès, avec son train des possibles, nous offrait un spectacle qui ne cessait de nous émerveiller.

Nous aspirions à l'action. Nous demandâmes à notre père de nous exercer à une occupation guerrière. Il nous accorda d'apprendre à nager. Tous les jeudis

nous allions en car à une piscine à vingt kilomètres. Ni l'eau ni le maître-nageur ne nous insufflaient confiance. Nous avions la taille enserrée dans un harnais accroché à une corde qui passait par une potence. À l'autre extrémité, le maître-nageur la tirait. Quand il parlait à des visiteurs, nous coulions.

— La brasse, ça ne doit pas faire une bulle. Pas une éclaboussure, disait-il.

— Et là, ça fait des bulles ?

— Un raz-de-marée !

— Et le crawl ?

— Le crawl, ça doit bouillonner.

— Et là, est-ce que ça bouillonne ?

— Pas assez pour du crawl.

— Et là ?

— Pas encore assez.

— Et l'amour ?

— Quoi l'amour ?

— Ça fait des bulles et ça bouillonne ?

— C'est pas de la natation. Sors moins tes bras de l'eau ! Le bassin plus souple ! La tête sous l'eau !

Ainsi nous apprîmes le crawl et l'amour en même temps que la brasse. Le maître-nageur nous conduisit par la main jusqu'au moulin, près du canal où, le soir, les lucanes prenaient leur envol, dans le champ au vieux chêne fendu par la foudre, dont notre grand-mère nous avait parlé si souvent.

Plus tard, nous nous sommes mariée, et juste avant nous sommes partie en vacances pour la première

fois. Nous avons construit des châteaux de sable en butte à la marée, poussé des cris joyeux dans l'air immense et dormi dans des pensions qui sentaient l'algue marine. À cette époque, nous crûmes que notre mari sentait l'algue marine. Il n'en était rien. Notre mari, en temps normal, sentait l'encaustique.

Notre mari était greffier de tribunal. Il était si beau, il se tenait si bien avec son air d'aristocrate à la louche, que lorsqu'il disait qu'il était avocat, tout le monde le croyait. Il avait déjà un grain, mais nous l'aimions.

Nous partîmes pour la capitale. Notre grand-mère y avait traîné ses guêtres, comme elle disait, deux jours à la fin de sa vie. Elle avait été muette sur la raison, sans doute un examen médical. Elle en rentra avec un bouquet de fleurs qu'elle avait coupé aux Tuileries. Le seul récit qu'elle livrait de son séjour était qu'elle avait pris un bateau-mouche et fait pipi derrière un buisson.

Très vite, notre souci fut d'avoir un métier. Quel était notre acquis ? Il était maigre. Nous en étions restée aux conjugaisons. Grâce à la gentillesse et la disponibilité de nos vieux maîtres, nous étions incollable sur les concordances des temps. Nous en concevions notre seule fierté d'écolière. Mais, à part les verbes, nous ne savions rien de ce qui sert en dehors des pénates. Dans les moments d'infructueuse recherche d'emploi, nous dessinions. Un ami de notre mari, qui était correcteur, nous mit en contact avec un éditeur de livres d'école. Nous fîmes quelques planches, à titre d'essai, pour un manuel d'histoire naturelle.

Colophon

Cet ouvrage est composé par Hervé Le Crosnier et Lorÿne Pinon en HTML et CSS. Ils remercient André Sintzoff pour sa relecture.
Les polices utilisées sont Cala de Dieter Hofrichter qui s'est inspiré de Nicolas Jenson et de la Renaissance vénitienne pour une transposition au présent numérique et Attribute Text de Viktor Nübel, l'une des plus belles typographies du mouvement « faux monospace » qui reprend les formes des caractères héritées des machines à écrire.
En couverture : Alexandre Sergejewitsch Borisoff, *Les Glaciers, mer de Kara*, 1906 ; ©GrandPalaisRmn (Musée d'Orsay) / Hervé Lewandowski.

ISBN 978-2-37662-101-0
Achevé d'imprimer en juin 2025
par Laballery à Clamecy (58)
Numéro d'impression : 506389
Dépôt légal juillet 2025

les plus élégantes et les plus variées
s projettent dans les airs leurs pics a
me des flèches de cathédrales; d'a
t arrondies comme une tour, crén
me un rempart; celle-ci ouvre ses f
flots impétueux qui la fatiguent, e
se, se mine, s'élargit comme une
essemble à une arche de pont; celle
sse fièrement au milieu des autres c
palais de roi; elle a ses murailles de g
colonnade, sa terrasse italienne, et le
la colore la rend éblouissante comm
ces temples d'or où demeuraient les
ndinaves. Souvent aussi, au milieu
an désert, sous ce rude ciel du no
rouve des formes de végétation empru
'autres climats. On aperçoit des plan
nblent se balancer sur leur tige, des
penchent vers les vagues leur feui
des animaux qui dorment sur leur
ce. Quelquefois les Européens ont vu
tte nature fantastique, l'image des
'ils venaient de quitter. Des maison
uites symétriquement, alignées comm
e rue, leur apparaissaient de loin. Des
dossier semblaient les appeler à pren

Olivier Fournout

À nos banquises

« Quand nous étions seule, pour combler le vide des journées, nous dessinions et peignions. (…) Nous devenions renoncules et sous-bois, et le trait du pinceau, et la matière et l'épaisseur. C'est là que nous avons commencé à dire *nous* à la place de *je* ».

Grand-mère drôlatique et émouvante, la narratrice se vit au pluriel, dans une histoire d'écologie, de lignée féminine et d'euthanasie. Une méditation sur les frontières poreuses entre la vie et la mort, entre les âges et entre les êtres au sein de la nature.
Son *nous* entre dans le XXIe siècle en se joignant aux luttes contemporaines.

Auteur de romans entre révolte et poésie, Olivier Fournout est aussi enseignant-chercheur à Télécom Paris, où il étudie les passerelles entre fictions et sociétés.

En couverture : Alexandre Sergejewitsch Borisoff, *Les Glaciers, mer de Kara*, 1906 ; © GrandPalaisRmn (Musée d'Orsay).

C&F Fiction

9 782376 621010 >

14 € – imprimé en France
ISBN 978-2-37662-101-0
https://cfeditions.com